

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Christine ou le Baiser du Roi.

I

SUITE

— Désespéré?... comment? la bataille est à demi gagnée. — La colère de mon père est une pluie sur l'herbe: un rayon de soleil l'évapore; ne le connais-tu pas, Adolphe? Je t'en prie, ne soupire pas ne croise pas ainsi tes bras, ne regarde pas le ciel avec cet air solennel; je ne veux pas gémir, moi: je veux du bonheur, de la joie, un bal: eh bien! l'amour accordera l'orchestre, et nous danserons gaiement au bal de notre mariage.

L'espérance t'abuse, Christine; je connais ton père mieux que toi. Ah! ma bien-aimée? poursuivit-il en examinant sa beauté avec effroi, tu n'auras pas le courage de refuser le jouet magnifique qu'il veut t'offrir, en échange du cœur ardent et dévoué de ton cousin.

Christine à son tour le regarda entre les deux yeux, et les siens se remplirent de larmes; mais comme elle ne pouvait s'arrêter longtemps à une idée triste, elle essaya un peu de colère.

— Vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, à ce que je vois, et cela en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre, de ma bonne foi, espion?

— Sèche cette larme, Christine! je ne suis pas assez stolque pour braver une telle éloquence.

— Pourquoi me fais-tu pleurer? dit Chris-



JOLY ET CHAPLEAU FAISANT BATTRE LEURS CHIENS.

CHAPLEAU: — Eh bien, Joly, tu ne diras pas cette fois-ci que mon chien n'a pas battu le tien.

JOLY: — C'est vrai, cette fois-ci, je le considère bien battu.

tine en souriant déjà; était-ce donc pour le plaisir enfantin de sécher mes larmes?... où bien étais-tu en effet jaloux de quelque rival imaginaire? que sais-je? de ce antidote aux émotions tendres du cœur? du... conte Ericson, prut-être?

— Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine; il n'est guère d'ailleurs, plus riche que moi, je pense mais, Christine!...

— Eh bien! Adolphe pourquoi soupire-tu encore?

— Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié.

— Tu gagnes le mérite pour oser le prévoir, pour m'offenser de tes soupçons! Mais, tu es mon cousin, et je te pardonne cette fois encore, dit-elle en passant sa tête souple et caressante sous les deux mains d'Adolphe qu'elle tenait dans les siennes.

— Tu m'aimes donc bien réellement, Christine?

— Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat! Tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court.

— Il est si nouveau pour moi grand Dieu!

— Eh bien! nous nous aimons, voilà qui est sûr; mais comme mon père ne veut pas donner son consentement à notre union, il faut l'attendre.

— Et s'il ne veut jamais?

— Jamais! est-ce qu'on craint cela?

— Christine, je le crains.

— Oh bien! alors, il faudra toujours rester ainsi; le bonheur ne s'augmente point d'un acte de désobéissance.

— Je le pense de même et tu es donc bien heureuse, toi ?

— Quelle demande ! je te vois tous les jours ; est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente. Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non, mais le mien !

— Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.

Le jeune soldat se rembrunit marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave ; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpitait pas sur ce mode riant ; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances ; l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père, confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'avenir ; elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier, hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommageait de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. J'ai été bien fou ! s'écria-t-il ; oh ! je mériterais... tout ce que m'arrivera. De par le ciel ! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! Allons, il faut en finir : je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui dérobant son unique enfant : adieu, Christine ! je vais joindre mon régiment ; compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et ses larmes jaillirent avec abondance, car Adolphe était à ses pieds qui lui demandait pardon et qui pardonnait. Sa belliqueuse résolution s'y fonda comme le plomb de la flamme, et les jeunes amants ne se quittèrent que plus passionnément epris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour, Christine était trop lente à croire que nulle opposition n'entraverait sérieusement ses désirs.

A CONTINUER.

LE CANARD

MONTREAL, 6 DECEMBRE 1879.

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centins par douzaine, payable tout les mois.

On cessera d'expédier le journal aux agents retardataires qui n'auront pas réglé d'ici au prochain numéro, et d'autres agents seront nommés à leur place.

Lettre du Père Louison aux Québécois.

Mes chers Québécois,

Malgré le désir que j'ai d'aller vous voir il faut que je reste ici encore quelque temps. J'ai fêté la Ste. Catherine un peu fort ; j'ai voulu tenir tête à des jeunes gens qui faisaient un peu les rodomonts, mais je me suis aperçu que je ne suis plus à l'âge de vingt ans. Comme à Montréal les gens ne rient qu'une fois ou deux par année, ils s'en donnent quand ils s'y mettent.

C'était chez M... qu'on "étirait" la tire. Comme c'est un chaud conservateur qui ne peut pas plus étirer de la tire que se débarbouiller le main sans parler politique, j'ai supposé qu'il avait des intentions. En effet pendant que la jeunesse préparait la tire en bas, il me fit monter en haut avec une dizaine d'autres hommes importants, et il dit qu'il voulait profiter de la circonstance pour avoir une petite conversation sur la politique.

— Messieurs, dit-il, notre parti n'a jamais été plus fort ; nous voilà encore avec les deux gouvernements. A Québec tout va bien, Chapleau dit qu'il est sûr d'avoir une dizaine de voix de majorité à la prochaine session.

Chapleau : — Je l'ai dit et c'est vrai. Tenez, il y a ici le Père Louison qui peut vous en dire plus long à ce sujet, car vous savez qu'il a un pied dans les deux camps.

— Oui c'est vrai que je dis, j'aime autant et pas plus les bleus que les rouges ; ils ont fait autant de bêtises les uns que les autres. Seulement j'ai un penchant pour ceux qui sont les plus faibles, et je sais que s'il n'y avait pas de rouges pour vous brider, vous en feriez de belles. Ces pauvres rouges ils ont tout contre eux : de mauvais chefs, les influences religieuses et politiques les plus fortes, le sentiment national et religieux de la population qui croit en certains endroits que ce sont des vampires, et, cependant, vous faites tant de bêtises qu'ils viennent à bout de vous battre de temps en temps et qu'ils sont supportés par un grand nombre de gens qui ne veulent pas être rouges et ne demanderaient pas mieux que d'être conservateurs.

M. Ouimet : — Dites donc, père Louison, on ne vous a pas invités pour faire l'éloge des rouges et nous faire un sermon.

— Non, que je répondis, mais je

fais comme les bons prédicateurs qui ne s'occupent pas de savoir si les gens aiment à entendre les vérités qu'ils ont à dire. Donc pour répondre à M. Chapleau, je dirai : c'est vrai, Messieurs, vous êtes forts, les rouges sont à l'envers, et bien des gens ne demandent pas mieux que de vous laisser faire tout le bien que vous voudrez. Vous avez pour vous tous les gens qui désirent avoir des places ou des contrats, c'est-à-dire la moitié de la population, et la moitié de l'autre moitié dont les principes au fond sont conservateurs, et qui serait contents de vous supporter si vous aviez une politique honnête et nationale.

M. Ouimet : — C'est bien, père Louison, assez sur ce point, arrivons à la question qui doit nous préoccuper en ce moment. Masson se retire, comme vous savez, et il faut songer à le remplacer.

M. B... — Et Baby devrait se retirer.

Taillon : — Messieurs, nous voilà partis comme les rouges qui ne pouvaient pas garder un ministre plus de trois mois.

Père Louison : — Tous les Canadiens sont pareils, allez.

Taillon : — Si on ne sait pas comment remplacer Masson, comment ferons-nous, si nous en avons deux.

M. Ouimet : — Ce ne sont pas les hommes qui manquent.

M. Mousseau : — Non.

M. Girouard : — C'est clair.

M. Coursol : — C'est évident.

M. Desjardins : — Il y en a déjà trop.

M. Bergeron : — Je ne sais pas pourquoi on prend la peine de discuter cette question ; on sait bien que si Masson se retire, c'est Mousseau qui le remplace.

M. Ouimet : — Tu es un peu jeune, Bergeron, pour te prononcer si vite.

Chapleau : — J'ai mon mot à dire sur cette question. Vous savez, Messieurs, qu'il a été compris et entendu qu'une fois les conservateurs au pouvoir à Québec, je m'en irais à Ottawa.

Mousseau : — Il me semble que lorsqu'on est premier ministre à Québec on devrait être content de son sort.

M. Coursol : — Il y en a qui se contenteraient à moins de cela.

M. Girouard : — Oui, d'ailleurs, ils ne peuvent pas se passer de toi à Québec.

M. Desjardins : — Et à Ottawa il y a trop d'Anglais tu ne serais pas là, tu sais que les anglais n'ont pas de confiance en toi, Chapleau.

Chapleau : — Est-ce que je n'ai pas marié une protestante ?

Taillon : — Oui, et tu ne devrais pas t'en vanter, ce n'est pas ce que tu as fait de mieux.

Trudel : — Je trouve moi que ce devrait être une raison pour les catholiques de se désfier de toi et si le programme catholique n'avait pas été abandonné.....

(A ce moment des murmures et des cris se font entendre dans la chambre.)

Ouimet : — De grâce, Trudel, laisse nous tranquilles, on en a eu assez de votre programme catho-

lique. Tenez, Messieurs, sans discuter davantage, vu que la tire est prête, je propose qu'on mette ça aux voix. Par qui Masson doit-il être remplacé ?

— Votons, votons, disent tous ceux qui sont présents.

On me choisit comme scrutateur, on prépare des petits bulletins, et on vote. Je dépouille le scrutin et je donne le résultat comme suit :

Ouimet : — Une voix.
Girouard : — Une voix.
Trudel : — Une voix.
Coursol : — Une voix.
Desjardins : — Une voix.
Chapleau : — Une voix.
Mousseau : — Deux voix.
Des murmures se font entendre, Taillon et Bourgoin rient.

Taillon : — Père Louison comment expliquez-vous cela ?

— J'explique cela comme ceci, il y en a sept qui ont voté pour eux-mêmes, et M. Mousseau a eu la voix d'un autre.

Ouimet : — C'est ce gros bébé de Bergeron qui a voté pour toi, Mousseau.

Mousseau : — Horace, viens ici que je te serre contre mon cœur.

Bergeron : — Attends un peu, quand on ira prendre quelque chose.

— Messieurs, que je continue, il y en a donc sept parmi vous qui ont voté et deux qui ont donné des bulletins blancs.

Ouimet : — C'est Taillon et Bourgoin qui n'ont pas eu le courage de voter.

Bourgoin : — Dans tous les cas, ça ne l'aurait pas avancé, car je n'aurais pas voté pour toi.

Ouimet : — Tais-toi donc, Bourgoin, qu'est-ce que tu cornais dans la politique ?

Bourgoin : — J'en connais toujours ben aussi long que Bergeron.

Bergeron : — Qu'est-ce que je t'ai dit pour que tu me dises des bêtises ! Ecoute, Bourgoin, au lieu de parler politique tu serais bien mieux de te taire, car alors on dirait peut-être que si tu ne parles pas, tu n'en penses pas moins.

Mousseau : — Oui ou bien tu devrais te contenter de chanter le coucou.

Chapleau : — Ça se gâte, je crois qu'on ferait mieux d'aller manger de la tire.

Nous descendîmes en bas et nous passâmes le reste du temps à manger de la tire. On prit aussi quelque chose ; la preuve, comme je l'ai dit, c'est que j'ai encore mal à la tête.

Il faut aimer comme je vous aime, mes chers Québécois, pour vous avoir écrit aujourd'hui.

PÈRE LOUISON.

UN TOUR DE YANKEE.

Un campagnard arrivé récemment à San Francisco pour y faire quelques emplettes, entra chez un marchand d'habits, dans l'intention d'acheter un paletot. Le marchand lui en montra une nombreuse collection. Mais l'un était trop petit, l'autre trop grand ou d'une qualité inférieure. Bref, notre homme ne trouvant rien à sa guise, prit le parti d'aller chercher

ailleurs. Après avoir examiné les divers étalages et parcouru une partie de la ville, il retourna chez le premier marchand. Celui-ci lui déclara qu'en son absence un mineur lui avait rapporté un paletot qui ferait parfaitement son affaire et lui irait comme un gant. Puis, tout en brossant le dit paletot, il glissa adroitement dans l'une des poches un petit sac rempli de rognures de fer. Il le présenta ensuite au campagnard qui en l'examinant sentit dans la poche quelque chose de lourd. Persuadé dès lors que le mineur en question y avait oublié sa bourse, peut-être remplie de poudre d'or, il s'empressa de conclure le marché sans faire la moindre observation, paya le double de la valeur réelle du vêtement et se hâta de sortir sans avoir même pris la peine de l'essayer. Il avait cru faire un coup de maître, mais il s'est aperçu trop tard que le marchand était plus fin que lui.



CHAPLEAU ESSAYANT D'ATTRAPER UN "LOOSE FISH."

CHAPLEAU :—Je l'ai échappé.
 JOLY :—Il n'est pas facile à tenir.
 CHAPLEAU :—C'est un vrai "loose fish."



COUAGS.

"Sur l'air du tra, la, la." La curiosité du jour c'est le Chansonnier Politique du "Canard" qui vient justement de sortir. Il est maintenant en vente. Ah ! lecteurs qui savez chanter et vous surtout qui ne le savez pas c'est votre devoir de vous le procurer. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les voix. Vous y trouverez des chansons à vous faire tordre de rire, et d'autres à emprunter des larmes pour pleurer. Le tout forme un joli petit volume qui a toutes les qualités requises pour passer à la postérité. Chaque chanson est arrangée avec la musique qui lui convient, et le travail est très bien exécuté. Libéraux et Conservateurs y sont traités également et vous les reconnaîtrez seulement en lisant l'ouvrage.

Le "Canard" est vengé ! Les grands journaux politiques qui se croient de grands génies parce qu'ils font de grands articles ennuyeux, prennent plaisir à accabler les petits journaux de leurs dédains. Il leur arrive néanmoins de descendre de leurs hauteurs pour nous imiter. C'est ainsi que la "Patrie" depuis quelque temps imite le "Canard."

Nous protestons contre cette concurrence des grands journaux. Il devrait leur être interdit de traiter d'une façon comique les choses sérieuses. Nous disons comique, c'est trop flatteur ; car l'annonce du Club Cartier, c'est du très-bas comique. Pourvu que les autres grands journaux ne s'en mêlent pas aussi. Pour le coup, nous serions alors obligés de nous faire sérieux.

Une prise en douze temps. Nous croyons être agréable à la nombreuse et intéressante corporation des priseurs, en leur faisant connaître les règles à suivre pour prendre une prise de tabac suivant les prescriptions de l'art. C'est la charge en douze temps appliquée à la tabatière :

- 1o. Prenez la tabatière dans la main droite.
- 2o. Passez la tabatière dans la main gauche.
- 3o. Frappez sur la tabatière.
- 4o. Ouvrez la tabatière.
- 5o. Présentez la tabatière à la compagnie.
- 6o. Retirez à vous la tabatière.
- 7o. Rassemblez le tabac dans la tabatière.
- 8o. Puisez le tabac proprement dans la main droite.
- 9o. Tenez quelque temps le tabac dans les doigts avant de le prendre.
10. Portez le tabac au nez.
11. Reniflez des deux narines avec justesse, harmonie et sans grimace.
- 12o. Fermez la tabatière, étendez et mouchez.

Le comble de l'hypocrisie : Intriguer pour faire perdre à un confrère sa situation, et après avoir réussi, aller le plaindre et déplorer son sort.

Lettre d'un voyageur dans les chantiers à son épouse. Chère épouse,

S'est donc en ce jour que je prend le douloureux moment pour te faire tracé ses quelques lignes pour en seul fin de te faire reconnaître l'état de ma santé. Grâce à Dieu et j'espère que la présence de cette lettre va te trouver on aussi parfaite santé quel m'a quitté, mé c'est aussi pour te dire que je me suis bien rendu, mes seulement que je m'ennuie d'être éloigné de toi ma chérie car quand je songe au nombre de lieux qui nous séparent un triste souvenir vient s'allumer dans mon cœur dans ce lieux de tristesse qui

y a que ennuit et découragement mes il faut espéré que Dieu me fera le bonheur de me voir encore une fois au milieu de tout ma famille pour passé encore d'heureux comme j'ai déjà passé que j'avais temps de plaisir et de me voir dans un lieu que environner de tristesse. Oh que c'est ennuyeux d'être éloigné de son épouse pour moi la seule consolation que je puisse avoir dans ce monde. Quant j'y pense, moi qui est rempli de sensibilité que j'ai presque envie de brailier sur mon sort triste et langoureux. Quel cruelle séparation qui faut se soumettre lorsqu'il faut partir pour une longue absence que chaque année qu'il me semble que ça redouble de violence car loin de s'accoutumer à ce rude voyage, il ne fait qu'augmenter le chagrin le plus amer de mon cœur, car quand je quitte le toit paternel plus de joie pour moi. Rien de plus pour le présent que bien des compliments à tout la famille et en finissant en t'embrassant de tout mon cœur. Je demeure pour la vie ton sincère époux qui te chéri.

BAPTISTE.

Lac Mémischamingue, 15 Novembre, 1879.

Hier matin, une dame anglaise fit arrêter un des chars urbains sur la rue Notre Dame, vis-à-vis le Palais de Justice. Comme elle allait pour prendre sa place, le conducteur l'arrêta :

—Madame, vous ne pouvez pas conserver votre chien.
 —Je voulais.
 —Il n'est pas permis de garder de chiens dans les chars.
 —Pas la mienne ?
 —Madame, le règlement ne souffre aucune exception.
 —Jé mettais dans mon sac.
 —C'est impossible ; il faut absolument vous séparer de votre chien.
 —Jé laissais la chienne, jé pouvais.
 —Vous êtes libre ; donnez.
 L'anglaise tend le chien, le conducteur s'en saisit, mais le rend immédiatement, au milieu des rires infatigables des passagers. Le chien était empaillé.

Quartier Breda.
 Un monsieur à la concierge :
 —Mlle. Clorinde, s'il vous plait ?
 —A tous les étages.

Guibollard est dans des trances mortelles ; l'héritier de son nom a été provoqué à la suite d'une dispute de jeu.

—Quelle est l'arme choisie ? a demandé quelqu'un à ce père éploré.

—Le "piquet... " au premier cent !"

La femme d'un paysan normand est malade. On appelle le docteur.

—Me payerez-vous ? dit le médecin, qui avait de la méfiance.

—Oh ! monsieur, dit le mari, voilà cinq louis, et, que vous tuiez ou guérissez la chère femme, le magot est à vous.

La malade meurt. Le médecin réclame les cent francs.

—Pardon ! dit le veuf ; avez-vous tué ma femme ?

—Non.

—Tant mieux. L'avez-vous guérie ?

—Non, hélas !

—Eh bien, puisque vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes hors des termes de notre convention... et je ne vous dois rien.

Deux avocats pauvrement vêtus se rencontrent à Québec.

—Tu n'as rien de neuf, dit M. X..., en rencontrant son confrère.

—Tu le vois bien, reprend l'autre, en montrant ses vêtements.

Le vent souffle aux transactions les plus étranges. La presse nous a appris que des ventes d'un genre extraordinaire avaient été faites dans notre province ; ventes, qui dans notre humble opinion étaient loin d'être favorables aux intérêts du peuple. Le prix de la marchandise a été trop élevé, pour rapporter un bénéfice aux acquéreurs.

Il n'en est pas ainsi au "Quatre Saisons," et il est de fait que les transactions s'y font d'une manière beaucoup plus avantageuse pour les acheteurs. Toutes les opérations ne s'y font qu'avec de l'argent comptant. Pas de conditions à remplir dans l'avenir. Au "Quatre Saisons," les principes du commerce sont immuables, c'est par la négation du crédit, que cet établissement a assuré sa grande popularité. Les importations s'y font invariablement au comptant et l'acheteur bénéficie du fort escompte obtenu par le marchand.

Une visite à notre établissement, vous convaincra que, malgré la hausse qu'a subi le commerce de nouveautés, nous pouvons toujours vous vendre à bon marché. Notre Stock de marchandises d'hiver venant d'être reçu, mérite une inspection.

Vive le système franc et loyal de l'argent comptant adopté par les "Quatre Saisons" au No. 97, rue Notre Dame. J. Ferrault & Cie.

Les nombreux promeneurs qui vont au Sault-au-Récollet, ne doivent pas passer devant le grand Hôtel St.-Jean-Baptiste sans y arrêter ; ils trouveront constamment à ce bel établissement, vins de crus, liqueurs fines, cigares de choix, etc., et toute l'accommodation possible. Il y a un grand nombre de chambres garnies avec luxe pour les pensionnaires et les voyageurs.

Tous les lundis et jeudis il y a grande soirée dansante, avec réveillon à minuit pour 15 cents.

J. Bussé Huot et Cie., Propriétaires, coin des rues St. Dominique et du Marché, Village St. Jean-Baptiste.

QUESTION!!!

N'est-il pas vrai qu'il vaut mieux aller dans un magasin où l'on vend toujours, et toutes les Marchandises, moins cher qu'ailleurs; que d'aller là où l'on fait de petits présents d'aucune valeur, pour ensuite se reprendre sur d'autres articles? Tout le monde répondra que oui.

Eh bien allez donc chez

DUPUIS FRERES,

NO. 605.—RUE STE. CATHERINE,—NO. 605

Coin de la Rue Amherst, à l'Enseigne des deux Boules Noires.

Il est bien connu qu'ils vendent toujours à Meilleur Marché qu'ailleurs, et plus que jamais de ce temps-ci, car ils sont décidés à faire un "RUN" d'ici aux fêtes afin de ne pas s'exposer à garder des Marchandises d'automne et d'hiver pour le printemps.

Cherchez la vérité; n'écoutez pas le mensonge!!!

Le comble de la fatuité: Etre professeur de chant, ouvrir une bouche à avaler le "chœur" et croire que les demoiselles y donnent.

Demandez-en des nouvelles aux gens du village St. Jean-Baptiste.

On demande à acheter une licence d'hôtel. S'adresser par lettre aux initiales J. M., au bureau du "Canard," 8 rue Ste. Thérèse.

Si vous avez besoin de commis, domestiques, ouvriers, etc., ou si vous avez besoin d'emploi vous-mêmes, adressez-vous au Bureau de Placement de J. B. Marcotte, 861, rue Ste. Catherine, et vous serez entière satisfaction. M. Marcotte achète et vend toutes sortes de stocks de marchandises, achète aussi des livres de sociétés de construction. Le tout à des conditions très-avantageuses.

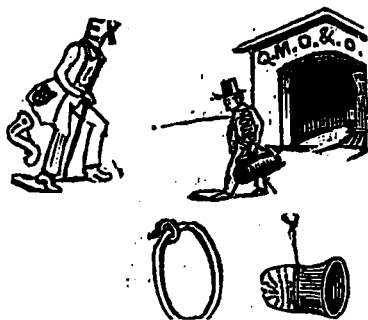
Guerison de la Consomption.

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède végétal pour la guérison infailible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif, et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de tous frais, en Français, Allemand et Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une Etampe, nommant ce papier

W. W. SHERAR,

149 Powers' Block, Rochester, N. Y.

REBUS No. 94.



NOËL ET JOUR DE L'AN.

MM. PIERRE HEMOND & FILS, à l'occasion de Noël et du Jour de l'An, profitent de cette circonstance pour annoncer à leurs pratiques et le public en général, qu'ils ont en mains un vaste assortiment de

Clagues et Pardessus,

Tous de la manufacture Jacques-Cartier, et de plus Chaussures en Drap pour Dames, Messieurs et Enfants, et

SLIPPERS FANCY

Qu'ils ont fait pour servir comme cadeaux. Et bien d'autres Chaussures de Fantaisie, le tout étant manufacturé avant la hausse des marchandises, ce qui nous permet de les vendre à très-bon marché.

Nous avons des Chaussures de Drap que nous avons achetées à 65 cents dans la piastre et que nous vendrons à sacrées. Les Chaussures sur commande et les réparages sont faits avec soin et promptitude.

Une visite est respectueusement sollicitée.

Pierre Hémond & Fils,
601, Rue Ste. MARIE.

VENANT DE PARAÎTRE

Le Chansonnier Politique Illustré DU "CANARD,"

Prix: 10 cents chaque ou 80 cents la douzaine.

Envoyez vos commandes au Bureau du "Canard," 8, rue Ste. Thérèse, Montréal.

J. E. Lareau & Cie. MARCHANDS DE PROVISIONS Nos. 39 et 41, Rue St. Paul,

On trouvera à cet établissement toutes sortes d'Huitres de première qualité, Foin, Paille, Pois, Avoine, etc., à très-bas Prix.

MUSIQUE NOUVELLE (Les Succès de Salons.)

ROSE SOUVIENS-TOI, Musique de G. Rupès, .25.
L'OUBLI Romance, 50c.
Le MIROIR, (2me. édition) 25c.

Publiées par ERNEST LAVIGNE, Editeur et Importateur de Musique, Instruments, etc., 231 Notre-Dame.

HUITRES! HUITRES!!

Huitres Bouctouche, Malpec, Saint Oimon, Caraquettes, etc., reçues tous les jours par le chemin de fer, Intercolonial, à vendre à bas prix

S'adresser à M. O. FOURNIER, Quai du Richelieu, Ou à M. EUGENE BENOIT, Marchand de Provisions, No. 193, Rue des Commissaires,

LA MUSE POPULAIRE, Chansonnier avec Musique, PRIX: 25 Cents.

Prix pour les Etats-Unis, 35 cents. A vendre chez tous les libraires du pays. Remise libérale au commerce. Commandes et communications reçues par Z. PAGE & CIE, Bureau du Canard, 8 rue Ste. Thérèse.



V. CASSAN, Dessinateur et Graveur sur Bois, A ouvert son atelier au-dessus des Bureaux de la "Minerve," Montréal.

E. MATHIEU & FRERE, 77, Rue Notre Dame, 77

Tout en remerciant leur nombreuse clientèle et le public en général, offrent en vente un assortiment des plus complets et de premier choix d'Epicerie, Vins, Liqueurs, Eau-de-Vie, Thé, Café, Cigares, etc., à des prix modérés. P. S.—Les MM. du Clergé trouveront à leur Maison le Vin de Messe de première qualité.